

David, Jean-Philippe. *Debating Counterforce : A Conventional Approach in a Nuclear Age*. Boulder (Col.), Westview Press, 1987, 276 p.

Dominique David

Volume 20, numéro 4, 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702596ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702596ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

David, D. (1989). Compte rendu de [David, Jean-Philippe. *Debating Counterforce : A Conventional Approach in a Nuclear Age*. Boulder (Col.), Westview Press, 1987, 276 p.] *Études internationales*, 20(4), 916–918.
<https://doi.org/10.7202/702596ar>

tiques haineux dont la soif de vengeance était insatiable... Que sont les loups, les lions, les panthères, les léopards, les tigres et les hommes en comparaison de ces monstres de prière à visage humain? Hitler s'inspirera plus tard, durant les années de sa vie à Vienne, de cette forme d'antisémitisme.

Du Cardinal Gfollner de Linz qui déclarait dans sa lettre pastorale de janvier 1933 qu'il était du devoir de tout catholique d'adopter « une forme morale d'antisémitisme... Notre monde moderne doit élever une barrière solide contre la bêtise intellectuelle et le limon moral qui émanent en grande partie de la juiverie et qui menacent d'envahir le monde. Il nous faut aussi admettre qu'il y a des gens nobles chez les Juifs. Si le socialisme autrichien ne veut incorporer que cette forme spirituelle et éthique d'antisémitisme dans son programme, on ne doit pas l'en empêcher ».

De l'évêque autrichien Alois Hudal dont le livre *Die Grundlagen des Nationalsozialismus* (Leipzig-Vienne 1937) offre aux socialistes nationaux de s'associer à l'Église pour former une synthèse de chrétienté et de *Deutschtum* contre le bolchévisme « dont les couches moyennes et inférieures sont judaïsées ».

Dans l'ensemble, le professeur Kindermann interprète d'une façon valable et conservatrice les années 1933-1934, marquantes dans l'histoire autrichienne. Comme c'est souvent le cas dans tout ouvrage, on peut discuter du bien-fondé de certaines de ses conclusions car d'importantes considérations ont été négligées.

Robert MICHAEL

*Southeastern Mass. University
Dartmouth, Mass. USA*

ÉTUDES STRATÉGIQUES ET MILITAIRES

DAVID, Charles-Philippe. *Debating Counterforce: A Conventional Approach in a Nuclear Age*. Boulder (Col.), Westview Press, 1987, 276 p.

Le rapport de chaque peuple au fait, ou à l'imaginaire, guerrier, renvoie à sa culture. Le débat de défense emprunte donc, dans chaque pays, des voies qui lui sont propres. Charles-Philippe David nous donne, dans « Debating counterforce – a conventional approach in a nuclear age », une étude brillante et fouillée du débat nucléaire américain.

L'étude part d'un constat simple. Sous les thèses multiples, contradictoires, évolutives, des « stratégestes » américains, se dessinent deux logiques. L'une affirme l'existence d'une rupture nucléaire: l'apocalypse est désormais l'horizon inévitable de tout affrontement entre puissances nucléaires; ce qui modifie radicalement les « conditions de faisabilité » de l'affrontement armé réel, et interdit au premier chef de penser les armes nucléaires en terme d'emploi.

Un second courant de pensée, étudié tout au long de l'ouvrage, se refuse à prendre en compte une quelconque « révolution nucléaire », et entend appliquer à l'atome les catégories de la pensée stratégique classique: limitation politique des objectifs et donc des dommages, contrôle des niveaux successifs de violence, etc. C'est cette approche « classique » – conventionnelle – de l'atome qui, nous dit l'auteur, prévaut aux États-Unis depuis plusieurs décennies, y détermine les grandes orientations de la politique nucléaire, y organise le développement des arsenaux.

Le débat entre « apocalyptistes » et « conventionalistes » s'est engagé dès le début de l'ère nucléaire, et David en repère le

modèle dans l'opposition Borden-Brodie de 1946. Au premier la vision classique: « La tendance est au retour au style de guerre du XVIII^{ème} Siècle et aux principes classiques de Karl Von Clausewitz, puisqu'une fois encore la clé de la victoire demeure la destruction des forces militaires adverses ». Au second la pensée de la rupture: « Jusqu'à présent le but principal des militaires a été de gagner les guerres. Désormais, ce but doit être de les éviter. Ils ne peuvent avoir pratiquement aucune autre mission ».

Après l'identification de ces courants, Charles-Philippe David détaille les concepts politiques et stratégiques nés de la conception « classique » des armes nucléaires: identification des objectifs militaires d'une stratégie contre-forces; développement des moyens de contrôle d'une escalade même nucléaire; prévision des forces de l'attaque nucléaire limitée, etc. Fondée sur un dépouillement très poussé de la littérature stratégique américaine, cette analyse est tout à fait éclairante sur la logique d'une conception « guerrière » de l'atome. Nul doute qu'elle soit appelée à devenir une référence inévitable pour qui voudra s'orienter dans l'intense débat américain.

Ayant décrit les grandes lignes de la philosophie « classique » de l'atome, David en arrive au coeur de sa thèse, qui met en rapport les conceptions contre-forces et quelques caractères de la culture stratégique américaine, ou du « style américain en matière stratégique ». Les États-Unis ne sont pas seulement ce pays qui a porté au plus haut degré de sophistication les moyens de la guerre industrielle. Ils sont un pays dont la conception même de la guerre – donc des rapports entre la guerre et la politique – est structurée par l'idéologie technique: cette foi selon laquelle des réponses techniques peuvent résoudre des questions politiques. Ce que l'auteur identifie comme « le fonctionnalisme technolo-

gique » détermine selon lui, sur la longue période, le rapport de la société américaine avec ses instruments guerriers, y compris pour leur dimension nucléaire. Le fait que les États-Unis, depuis plus d'un siècle, aient fait, dans le cadre des conflits qu'ils ont menés, la plus grande place à la technique, renvoie aux données de leur puissance, mais surtout à une forme d'esprit particulier, qui organise, aujourd'hui, leur stratégie nucléaire. Une stratégie pensée techniquement plus que politiquement.

Cette « lecture idéologique » de la stratégie américaine (qui n'exclut pas d'autres niveaux d'analyse: rivalités interservices, poids du système « militaire-industriel-scientifique-politique » etc., voit dans le projet IDS, qui fait suite aux *Limited Nuclear Options* de Schlesinger, et à la « *countervailing strategy* » de Harold Brown, une sorte d'achèvement de la négation de la révolution nucléaire.

L'analyse de Charles-Philippe David passionnée, bien entendu, le Français pour qui la prise en compte de la révolution technique nucléaire implique une révolution stratégique excluant, entre nations nucléaires, tout retour à une « pensée classique », néo-clausewitzienne de la guerre. Parmi les nombreuses questions que nous proposons ces développements, on en soulignera trois.

La rupture psychologique et politique majeure, pour l'Amérique contemporaine, me semble intervenir à la fin des années cinquante – plutôt qu'en 1941 à Pearl Harbor, ou en 1974, date à laquelle les options contre-forces sont explicitement revendiquées par le pouvoir politique. À la fin des années cinquante, les États-Unis sont pour la première fois du siècle menacés chez eux, et cette première menace est la plus totale qu'ils puissent imaginer, ce qui démultiplie singulièrement le syndrome « Pearl Harbor ». D'où la naissance

d'un savoir—la MAD—d'une part, et d'une réponse d'appareil militaire — la stratégie de la limitation des dommages — de l'autre, à des niveaux tout différents. Tout le « Counter-force » est déjà inclus dans les célèbres contradictions de Mac Namara.

Deuxièmement: les Européens seront fort intéressés par leur absence presque totale de ces analyses. Certes, ces dernières s'attachent à la logique interne du discours stratégique américain. Mais les réactions européennes, la manière dont elles furent perçues au début des années soixante-dix par exemple, le fait que l'engagement en Europe soit une dimension majeure de la posture planétaire de l'Amérique, toutes ces données ont-elles été totalement absentes du débat stratégique américain? La réponse de l'auteur semble, indirectement, positive; donnée essentielle pour comprendre les débats les plus actuels.

Enfin, le lien joignant discours stratégique et « culture stratégique » des États-Unis — ce rapport propre à la guerre, à la technique, cette conception particulière des opérations militaires, etc., est ici remarquablement mis en valeur. Mais, sous des formes et à des rythmes différents, les États-Unis et l'URSS n'ont-ils pas connu des débats comparables: ce qui pourrait signifier qu'au-delà des cultures stratégiques, joue le fait qu'une superpuissance nucléaire ne peut sans doute pas penser sa stratégie de la même manière qu'une puissance moyenne, ou petite. Une culture de la superpuissance n'est-elle pas en train de naître, qui prendrait à la fois en compte une certaine interdiction nucléaire (la MAD ou ses équivalents désormais « découverts » par les Soviétiques), et certaines capacités d'emploi des armes, y compris nucléaires?

Question nous poussant à la désespérance finale: si l'évolution des débats stratégiques américains, si l'évolution sans frein des arsenaux, renvoient à la fois à

une culture ancienne et à une autre, en train de naître (celle de la superpuissance), comment diable pourrait-on en sortir? Et où les États-Unis pourraient-ils trouver la force, la volonté d'une inversion de leur propos stratégique? Interrogation majeure pour comprendre l'enjeu réel des actuels processus de désarmement. À toutes ces questions, l'ouvrage de Charles-Philippe David apporte une introduction remarquable.

Dominique DAVID

*Fondation pour les Études de Défense Nationale
Paris*

GOTTFRIED, Kurt and BLAIR, Bruce G. (Ed.). *Crisis Stability and Nuclear War*. New York (N.Y.), Oxford University Press, 1988, 366 p.

La lecture intelligente des crises dans le système contemporain des relations internationales n'existe pas sans un effort conceptuel (quelle définition de la crise?) considérable et sans l'utilisation d'hypothèses qui, par bonheur, n'ont pas toujours pu être testées empiriquement, notamment dans leur dimension nucléaire.

Ce livre est le résultat d'une étude conçue et développée par Paul Bracken, Richard Garwin, Kurt Gottfried et Henry Kendall, avec l'aide financière de l'American Academy of Arts and Sciences et de The Cornell University Peace Studies Program et le concours scientifique d'une dizaine de spécialistes bien connus. Les auteurs examinent le rôle de la crise comme phénomène précurseur de la guerre nucléaire et ils cherchent à déterminer dans quelle mesure les dirigeants des superpuissances peuvent conserver le contrôle des événements et empêcher l'émergence d'un conflit dévastateur. Pour ce faire, ils considèrent les principaux théâtres en situation permanente de crise (espace, océans, Euro-